

Colonel Michel GOYA (IRSEM) – « La chair et l'acier »

Introduction – ce que signifie étudier la guerre

La Grande Guerre est avant tout une histoire de batailles et de combats, ce qui est parfois difficile à aborder dans l'historiographie récente. Or c'est pourtant le cœur du sujet. Il faut décrire et comprendre ce qui se passe sous le feu, comment on pense, comment les rôles se répartissent, ce qu'on ressent... Il s'agit de savoir ce qui se passe dans cette bulle de violence de la zone de mort qu'est la zone de combat.

La métamorphose radicale de l'armée française pendant la Grande Guerre

L'armée française connaît une métamorphose, une révolution pendant la Grande Guerre. On l'imagine comme assez statique, alors que **cette guerre est dynamique**. On passe d'une armée de soldats en pantalons rouges, de cavaliers fringants et d'artilleurs qui tirent sur ce qu'ils voient (un modèle qui ne diffère guère des guerres napoléoniennes) à des soldats casqués, équipés d'armements modernes, transportés par camions, survolés d'avions entourés de chars. Cette transformation s'opère dans un temps réduit.

L'armée française de 1914 est essentiellement une infanterie, des hommes-baïonnettes avec trois armes : l'officier a un pistolet, il y a une mitrailleuse et autour de cela des fusils Lebel. L'artillerie a le meilleur canon du monde (le 75), puis s'ajoute une cavalerie. **Ce triptyque infanterie–artillerie–cavalerie ressemble à l'époque de Napoléon Ier.**

Cette armée a des moyens dont on ne soupçonne pas la puissance car on sort de quarante-trois années de paix. Les premiers combats sont dès lors des révélateurs, ce sont des crises qui montrent ce qu'on n'avait pas eu l'occasion de voir faute de situation réelle. **Jusqu'alors, on ne mesurait pas bien l'efficacité de cette armée relativement à l'adversaire.**

Les grands présupposés stratégiques en 1914

Les grands présupposés stratégiques en 1914 sont :

- **la France ne peut pas faire une guerre longue contre l'Allemagne**, on ne peut pas économiquement tenir la distance. Il faut donc être très offensif, forcément en Lorraine car pour des raisons politiques on ne prévoit pas d'attaquer ailleurs. On cherche la bataille décisive.
- **on fait le choix du nombre**. On choisit d'avoir autant de soldats que les Allemands, alors que la France est plus faible démographiquement. Cela introduit une différence majeure entre les deux belligérants. Les Allemands sont plus sélectifs dans la sélection de leurs appelés (50% du contingent), ils font un choix qualitatif ; l'équipement est conséquent, l'entraînement est meilleur. La France fait des choix différents, les soldats n'ont pas la même formation, elle est bien inférieure.

Lors de la bataille des frontières, quatre armées en Lorraine et une en Belgique, **tous les combats sont des échecs meurtriers**. C'est le révélateur des compétences relatives et l'armée française voit qu'elle n'est pas bonne.

Les leçons tirées des premiers échecs

Dès lors, les progrès sont très rapides : les ballons sont retirés des forteresses pour faire du réglage par exemple, la communication s'établit par téléphone... Il intervient une multitude d'innovations.

Ces innovations sont favorisées par **différents facteurs** :

- **les limogeages**. 40% des généraux sont limogés et on fait monter des officiers qui font leurs preuves, l'encadrement supérieur est très vite renouvelé ;
- **la circulation rapide des idées**. Ces idées ont été expérimentées avant la guerre. Cette circulation passe par tous les réseaux (de promotion, d'armes...) pour une analyse permanente. Chaque opération fait l'objet d'un compte-rendu relativement honnête pour pointer les faiblesses. L'analyse faite fin août est lucide sur les problèmes rencontrés.

Des soldats, après les premiers massacres, constatent qu'il faut s'enterrer pour échapper au feu. La logistique n'est pas suffisante dans certaines zones (course à la mer), il faut donc s'arrêter et s'organiser pour tenir. Apparaissent des trous, puis des liens, puis des lignes organisées.

Le phénomène est imprévu et ces lignes de tranchées résistent bien aux attaques. En comparaison, les grandes forteresses sont tombées très vite.

Les processus de changement à l'œuvre

Le processus de changement de fond durant la Grande Guerre a **trois acteurs : les combattants, le GQG et le Ministère**. Cela se produit de façon assez conflictuelle. Le processus est circulaire :

- **la pratique** est ce que savent faire les unités au combat, ce sont des habitudes implicites, des savoir-faire qui ne sont pas écrits. Cette somme d'habitudes, lorsqu'on veut la changer suppose un processus montant : des analyses et des propositions qui montent ;
- puis redescendent **des règlements** qui deviennent ensuite **de nouvelles habitudes**.

C'est conflictuel, notamment au début où certains découvrent une nouvelle forme de guerre à la base, une forme qui n'est pas connue au sommet. Les choses changent avec le nouveau commandement en 1916-1917. Les groupes d'armées deviennent ainsi des laboratoires d'idées alternatives.

L'armée française fonctionne par paradigmes successifs.

Dans celui de **la guerre courte**, il faut gagner vite avec une bataille décisive, avec une percée du front allemand. **La question est de réussir la percée, pendant toute l'année 1915**, on tâtonne, le modèle n'est pas adapté au contexte. L'infanterie au départ est pénalisée par les tranchées ; les mitrailleuses se développent et sont produites en masse, elles sont un instrument de défense qui se renforce. Tout l'effort sera que l'infanterie puisse elle-même porter des moyens de feu puissants. On adopte d'abord les moyens de sapeurs, puis les mortiers, puis enfin les chars légers. **La grande affaire est la création d'une artillerie lourde** (la seule capable de frapper assez fort les positions défensives, alors que le canon de 75 est impuissant). Au départ, on récupère ce matériel dans les forteresses, mais cette artillerie tire très lentement (l'artillerie allemande tire 4 fois plus vite), ce qui ne donne pas de bénéfice de la surprise (par exemple, il faut 6 jours de préparation d'artillerie pour la bataille de la

Somme). L'artillerie lourde française apparaît en 1917 et il faut apprendre à tirer loin (10 à 15 km) avec des calculs scientifiques. Il faut régler ses tirs, avec le développement de l'aviation qui surtout observe (la moitié des escadrilles sont rattachées à l'artillerie). **En 1918 on a une artillerie moderne qui tire très vite, sans réglage.** Elle peut tirer d'emblée. Les préparations d'artillerie massives sont abandonnées, des tirs de quelques heures neutralisent simplement avant l'attaque. Mais c'est ruineux, les chars coûtent moins cher.

L'aviation est un pilotage d'en haut et une création spontanée. C'est le cas de l'aviation de chasse : les pilotes de chasse au départ n'existent pas, mais certains pilotes s'arment, font du bombardement improvisé.

La cavalerie à cheval est décalée par rapport à la guerre de tranchés, son existence même est menacée. La cavalerie veut survivre, attendant la percée pour exploiter. Ces cavaliers arrivent alors dans les chars et dans l'aviation avec leur culture.

⇒ Les évolutions sont heurtées et décalées les unes par rapport aux autres.

Le GQG mène une série d'offensives jusqu'à l'échec de Champagne en octobre 1915 qui est un désastre absolu. Il est impossible d'avancer car l'outil militaire n'est pas adapté. Les pertes atteignent la moitié de ce qu'elles seront sur toute la guerre. Les premières mutineries éclatent, surtout que tout est organisé pour une guerre courte (pas de permissions, 100 jours de front d'affilée).

On change alors, on économise les hommes, on prend un peu plus soin d'eux. C'est aussi la revanche de Foch et des artilleurs. Cette doctrine échoue sur la Somme, parce que c'est très lourd et la défense devient plus rapide que l'attaque. On ne perce pas.

On fait alors monter **Nivelle qui revient à l'attaque brusquée**. C'est l'Aisne (Chemin des Dames) qui échoue. Nivelle qui constate l'échec renouvelle l'attaque et les soldats refusent.

Pétain, outre la gestion des mutineries, a compris les conditions de la guerre :

- on admet enfin que la guerre sera longue
- on abandonne la bataille décisive pour gagner aux points, avec une multiplication des petites batailles, les coups sur tout le front.

Pétain est aidé par **la production industrielle française** qui est à son maximum, avec l'avance considérable en matière automobile. Sont créées des unités automobiles, pour tirer les canons, pour transporter les chars, pour produire des avions... **L'armée française de 1918 est la plus moderne et la plus mobile du monde.** Avec les moyens industriels énormes, il est possible de monter l'équivalent de plusieurs batailles de la Somme d'un seul coup. Les attaques se multiplient, la ligne Hindenburg est prise, c'est plus efficace.

⇒ **L'armée française a donc réussi à se transformer. Elle est la plus moderne au monde, la plus motorisée, la plus capable au niveau des transmissions...**